

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Vers et symboles**

Louise Cotnoir, *Dis-moi que j'imagine*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 104 p., 15 \$.

Paul Bélanger, *Fenêtres et ailleurs*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 118 p., 15 \$.

André Marquis, *À l'ère des dinosaures*, Montréal, Triptyque, 1996, 80 p., 14,95 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39012ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1996). Compte rendu de [Vers et symboles / Louise Cotnoir, *Dis-moi que j'imagine*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 104 p., 15 \$. / Paul Bélanger, *Fenêtres et ailleurs*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 118 p., 15 \$. / André Marquis, *À l'ère des dinosaures*, Montréal, Triptyque, 1996, 80 p., 14,95 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1996

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Louise Cotnoir, *Dis-moi que j'imagine*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 104 p., 15 \$.

Paul Bélanger, *Fenêtres et ailleurs*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 118 p., 15 \$.

André Marquis, *À l'ère des dinosaures*, Montréal, Triptyque, 1996, 80 p., 14,95 \$.

# Vers et symboles

Singulier mélange quand les images nouvelles  
se greffent sur les anciennes !



POÉSIE  
Jocelyne Felix

EN CETTE FIN DE MILLÉNAIRE, aucun style ne prédomine, les créateurs sont davantage fidèles à leur complexité intérieure qu'aux paramètres d'écoles ou de courants esthétiques. Ils réintroduisent dans leurs œuvres ce qui en avait été exclu : religion, passé, famille. Les mystères familiers se traduisent en symboles et en vers. Persiste cependant dans la diversité des pistes l'attachement moderne au thème de l'exil et de l'errance. En somme, dans la reprise consciente des idées, le temps demeure essentiellement une nouvelle naissance.

## Le corps des larmes

Les chemins de Louise Cotnoir, dans *Dis-moi que j'imagine*, suivent la raison pour coudre l'émotion. Dans ce recueil, on chercherait en vain les voies serpentine et les détours, la poète ne nous fait pas marcher inutilement, et pourtant l'œuvre — voilà sa force — est dominée par l'étrangeté du chemin. Superbement rythmé, *Dis-moi que j'imagine* enrichit la cuvée de l'année en poésie.

Ce livre est celui de la colère aussi bien que de la beauté, de la solitude aussi bien que de l'amour. Les découpages à trois temps et les sous-entendus musicaux renforcent le champ symbolique du recueil. Faisant l'effort d'une altération musicale, c'est-à-dire nous rendant conscients d'une modification de l'âme, ces sous-entendus brisent ce que la forme pourrait avoir d'un peu trop raide ou de trop mathématique. Ainsi, au fil des pages, fusionnés aux groupes courts des vers, l'humain, la haine, l'amour, tissent un réseau de sens qui atteignent leur sommet dans trois beaux

*Stabat mater* inspirés du poète italien du XIII<sup>e</sup> siècle, Jacopone da Todi. Parmi les nombreuses compositions musicales que le célèbre *Stabat mater* de Todi a suscitées au cours des siècles, Cotnoir évoque celles de Pergolèse, de Haydn et de Poulenc, notant ici l'impression d'un chant, là où le « souffle de l'orgue [qui] Étouffe les larmes / Avale le cœur » (p. 36) ; à mi-chemin entre la pastiche et la création, ses trois versions se conforment aux vingt tercets de Todi, mais le propos déporte le drame de Marie sur celui des mères de notre temps pleurant un fils disparu ou mort sous la torture : « Le chant élève / La fumée des charniers / Prière au-dessus des étendards » (p. 37). Vision donc d'un siècle où les massacres des uns par les autres viennent toujours comme le flux et le reflux de la mer agitée.

Par ailleurs, si Cotnoir a personnifié la première et la dernière sec-

tions du recueil, dans la section centrale qui, outre les « *Stabat mater* » compte trois « arias », trois « suites espagnoles » et trois « nocturnes », la disparition élocutoire de la poète a été privilégiée. Dans la première section, le « tu » polyvalent y est une façon de nommer le « je » et de suggérer la relation duelle avec soi-même. Il désigne aussi le lecteur. À la limite, dans la réciprocité intime du moi-toi, le « je » et le « tu » deviennent complices en humanité. Quant au « je » de la dernière section, habité par les visions de génocides, il souligne le titre du recueil : *Dis-moi que j'imagine*, que, fort habilement, le tout dernier vers, « tes yeux » (p. 102), tel un étouffoir, contourne pour évoquer l'amour. Comment ne pas apprécier le dessin et le dessein de ce livre, la couture soignée du texte ! Cotnoir y vit synthétiquement les images dans leur complexité première et nous retourne à la matière tracassée, mystérieusement vivante de ce siècle.

## Terre d'errance

Il est difficile de ranger les titres parmi les phénomènes de la syntaxe normale. Formé de deux substantifs (et le deuxième est aussi adverbe) joints par une préposition, celui de Bélanger porte en partie la signification du recueil. « Fenêtres » et « ailleurs », mots pluriels indéterminés, pures métaphores de l'ouverture sur le monde, débouchent sur l'errance et l'exil.

*Il aimait l'inquiétude des êtres, l'insolite et un refus pauvre en révolte. Et vous qui n'êtes jamais arrivés au Port, que prendrez-vous ?*

*La nuit est ronde par le hublot de la lune où croissent les heures étriquées — mon navire ? (p. 36-37)*

L'eau est rêveuse et songeuse, Bachelard nous l'avait dit. L'eau mène la vie ailleurs et l'être y est en vertige. Chez Bélanger, l'eau devient souvent un principe qui fonde les images ; celles de la fenêtre, du mur et du voyageur lui sont attachées. La fenêtre tisse des rapports entre l'intérieur et l'extérieur, entre le microcosme et le macrocosme. Elle est l'âme du mur. Elle instaure ici un mystère autour d'une attente, là elle fonde une quête, un voyage qui figurent la vie et ouvrent sur l'eau. Élément souffrant, l'eau, comme la fenêtre dans la pièce close ou le monde clos, exprime un vague ailleurs frappé d'impuissance. Cette eau qui passe comme les jours nous apprend la perte de notre être. Aussi le narrateur de *Fenêtres et ailleurs*, comme placé devant un éternel



Louise Cotnoir



Paul Bélanger

# Le poème en revue



## Bulletin d'abonnement



Abonnement pour quatre (4) numéros par année

(Toutes taxes incluses)

**Tarif au numéro: 11.40 \$**

*Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1996*

ABONNEMENT ÉTUDIANT/ÉCRIVAIN	36.47\$ [ ]
ABONNEMENT RÉGULIER	41.02\$ [ ]
ABONNEMENT À L'ÉTRANGER	51.28\$ [ ]
ABONNEMENT RÉGULIER POUR DEUX (2) ANS (Prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement)	72.93\$ [ ]
ABONNEMENT RÉGULIER POUR TROIS (3) ANS (Prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement)	102.56\$ [ ]

On peut aussi se procurer la plupart des soixante (60) premiers numéros d'Estuaire

Chaque numéro 9.12\$ [ ]

Sauf les numéros: 6-7-40-41

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

Veuillez m'abonner à partir du numéro \_\_\_\_\_

C.P. 337, Succ. Outremont,  
Montréal, Qc H2V 4N1

départ (partir, c'est mourir un peu) se sent-il divisé. Dès la première page, devant le voisin portugais qui dessine les « gestes de son pays manquant » (p. 9), se joue une représentation de cet état de déchirement. Il en va de même pour ces hommes croisés au port — ainsi que ce thaumaturge qui pourrait être le Christ — et qui le doublent de partout.

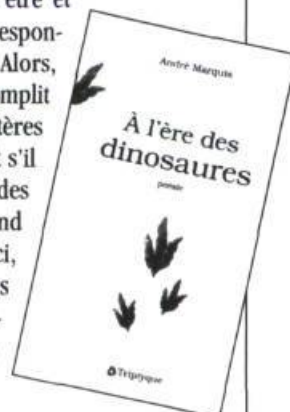
Dans cette œuvre lourde de silence, de non-dit, de beautés mystérieuses qui chevauchent plusieurs mondes, Bélanger semble tresser les mailles d'un dessein où le destin individuel devient universel. Ce poète ne pense pas l'aliénation comme souillure, obscénité ou désespoir, au contraire ; un sentiment de mélancolie sans oppression impose l'auteur comme un proche parent de Michel Beaulieu (dont le Noroît vient de publier un choix intéressant de poèmes de maturité). Bélanger a une façon bien personnelle de cultiver l'art de Beaulieu, de s'en inspirer. Davantage programmée par la formule et l'image, son écriture, moins économe, moins directe, dit sans révolte l'altérité de la conscience et l'angoissante condition humaine. *Fenêtres et ailleurs* évoque donc ce départ qui nous enlève à la matière de la terre et nous déracine. Sous ses mille formes, l'eau semble y absorber les noires souffrances d'une humanité errante.

## Terrain de l'exil

À l'ère des dinosaures, d'André Marquis, est une œuvre pleine de surprises qui gravite autour des joies et des vicissitudes de la paternité. Plus faible lorsqu'il soulève les absurdités de la civilisation, Marquis amuse quand il aborde l'existence quotidienne, présent d'être et non de rêve où la liberté est immédiatement limitée par la responsabilité de l'auteur face au couple, à ses fils et à son travail. Alors, il sait exprimer à merveille l'altérité de l'homme qui s'accomplit dans le féminin et qui, à la faveur de l'éros, touche aux mystères et à l'avenir : « ne pas perdre le couple de vue » (p. 15). Et s'il effleure une petite phénoménologie de la volupté, ouvrant des perspectives sur l'insaisissable, la marmite familiale sur fond de paternité lui inspire la plupart de ses poèmes. Ici, d'ailleurs, le poète n'est plus celui qui voit des monstres sous les chaises, mais celui qui range les jouets. Sous la griffe colorée de Marquis, les espiègleries des enfants placés sous le joug de la morale parentale sont plutôt cocasses :

*policier ou tyran  
quand la démocratie perd patience  
et cherche à éviter d'inutiles débats  
je prononce le verdict : « Quinze minutes dans ta  
chambre »  
(p. 23)*

Ce n'est donc pas la déconfiture du couple ni le vide affectif ni les blessures d'une relation dont il est question dans ce recueil, mais de l'enracinement de l'amour au quotidien, des frasques des enfants et de l'exil d'une famille chez les Anglais, à l'Ouest. D'où l'ambivalence du titre qui met un peu grossièrement en relation l'engouement des enfants pour les dinosaures avec la vision dépassée du Canada anglais incapable de suivre les transformations d'un monde en mutation en fin de millénaire. C'est vrai, on peut chicaner sur quelques détails, mais dans ce livre nombre de poèmes font mouche. Cet homme du type je-neserai-pas-un-père-manquant dit l'ouverture de la conscience à l'amour exigeant de la famille moderne. En somme, Marquis a l'art d'unir au rêve la fermeté concrète et le goût du journal du jour.



André  
Marquis